

# Grand Corps Malade Patients



Extrait de la publication



# Patients



Grand Corps Malade

# Patients

Don Quichotte éditions

[www.donquichotte-editions.com](http://www.donquichotte-editions.com)

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2012.

ISBN : 978-2-35949-118-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé n'est en aucune façon le fruit du hasard, mais bien celui de ma mémoire.

Seuls certains noms ont été changés pour préserver leur anonymat... et éviter les ennuis.





## *Sixième sens*

La nuit est belle, l'air est chaud et les étoiles nous matent,  
Pendant qu'on kiffe et qu'on apprécie nos plus belles vacances,  
La vie est calme, il fait beau, il est deux heures du mat,  
On est quelques sourires à partager notre insouciance.

C'est ce moment-là, hors du temps, que la réalité a choisi,  
Pour montrer qu'elle décide et que si elle veut elle nous malmène,  
Elle a injecté dans nos joies comme une anesthésie,  
Souviens-toi de ces sourires, ce sera plus jamais les mêmes.

Le temps s'est accéléré d'un coup et c'est tout mon futur qui bascule,  
Les envies, les projets, les souvenirs, dans ma tête y'a trop de pensées qui se bousculent,  
Le choc n'a duré qu'une seconde mais ses ondes ne laissent personne indifférent,  
« Votre fils ne marchera plus », voilà ce qu'ils ont dit à mes parents.

Alors j'ai découvert de l'intérieur un monde parallèle,  
Un monde où les gens te regardent avec gêne ou avec compassion,  
Un monde où être autonome devient un objectif irréel,  
Un monde qui existait sans que j'y fasse vraiment attention.

Ce monde-là vit à son propre rythme et n'a pas les mêmes préoccupations,  
Les soucis ont une autre échelle et un moment banal peut être une très bonne occupation,  
Ce monde-là respire le même air mais pas tout le temps avec la même facilité,  
Il porte un nom qui fait peur ou qui dérange : les handicapés.

On met du temps à accepter ce mot, c'est lui qui finit par s'imposer,  
La langue française a choisi ce terme, moi j'ai rien d'autre à proposer,  
Rappelle-toi juste que c'est pas une insulte, on avance tous sur le même chemin,  
Et tout le monde crie bien fort qu'un handicapé est d'abord un être humain.

Alors pourquoi tant d'embarras face à un mec en fauteuil roulant,  
Ou face à une aveugle, vas-y tu peux leur parler normalement,  
C'est pas contagieux pourtant avant de refaire mes premiers pas,  
Certains savent comme moi qu'y a des regards qu'on oublie pas.

C'est peut-être un monde fait de décence, de silence, de résistance,  
Un équilibre fragile, un oiseau dans l'orage,  
Une frontière étroite entre souffrance et espérance,  
Ouvre un peu les yeux, c'est surtout un monde de courage.

Quand la faiblesse physique devient une force mentale,  
Quand c'est le plus vulnérable qui sait où, quand, pourquoi et comment,  
Quand l'envie de sourire redevient un instinct vital,  
Quand on comprend que l'énergie ne se lit pas seulement dans le mouvement.

Parfois la vie nous teste et met à l'épreuve notre capacité d'adaptation,  
Les cinq sens des handicapés sont touchés mais c'est un sixième qui les délivre,  
Bien au-delà de la volonté, plus fort que tout, sans restriction,  
Ce sixième sens qui apparaît, c'est simplement l'envie de vivre.

*Je dors sur mes deux oreilles*

J'ai constaté que la douleur était une bonne source d'inspiration,  
Et que les zones d'ombre du passé montrent au stylo la direction.  
La colère et la galère sont des sentiments productifs,  
Qui donnent des thèmes puissants, quoi qu'un peu trop répétitifs.  
À croire qu'il est plus facile de livrer nos peines et nos cris,  
Et qu'en un battement de cils un texte triste est écrit.  
On se laisse aller sur le papier et on emploie trop de métaphores,  
Pourtant je t'ai déjà dit que tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts.  
C'est pour ça qu'aujourd'hui j'ai décidé de changer de thème,  
D'embrasser le premier connard venu pour lui dire je t'aime.  
Des lyrics pleins de vie avec des rimes pleines d'envie,  
Je vois, je veux, je vis, je vais, je viens, je suis ravi.  
C'est peut-être un texte trop candide mais il est plein de sincérité,  
Je l'ai écrit avec une copine, elle s'appelle Séréinité.  
Toi tu dis que la vie est dure et au fond de moi je pense pareil,  
Mais je garde les idées pures et je dors sur mes deux oreilles.

Évidemment on marche sur un fil, chaque destin est bancal,  
Et l'existence est fragile comme une vertèbre cervicale.  
On t'a pas vraiment menti, c'est vrai que parfois tu vas saigner,  
Mais dans chaque putain de vie, y'a tellement de choses à gagner.  
J'aime entendre, raconter, j'aime montrer et j'aime voir,  
J'aime apprendre, partager, tant qu'y a de l'échange y'a de l'espoir.  
J'aime les gens, j'aime le vent, c'est comme ça, je joue pas un rôle,  
J'ai envie, j'ai chaud, j'ai soif, j'ai hâte, j'ai faim et j'ai la gaule.  
J'espère que tu me suis, dans ce que je dis y'a rien de tendancieux,  
Quand je ferme les yeux, c'est pour mieux ouvrir les cieux.  
C'est pas une religion, c'est juste un état d'esprit,  
Y'a tellement de choses à faire et ça maintenant je l'ai compris.  
Chaque petit moment banal, je suis capable d'en profiter,  
Dans la vie j'ai tellement de kifs que je pourrai pas tous les citer.  
Moi en été je me sens vivre, mais en hiver c'est pareil,  
J'ai tout le temps l'œil du tigre, et je dors sur mes deux oreilles.

C'est pas moi le plus chanceux mais je me sens pas le plus à plaindre,  
Et j'ai compris les règles du jeu, ma vie c'est moi qui vais la peindre.  
Alors je vais y mettre le feu en ajoutant plein de couleurs,  
Moi quand je regarde par la fenêtre je vois que le béton est en fleur.  
J'ai envie d'être au cœur de la ville et envie d'être au bord de la mer,  
De voir le delta du Nil et j'ai envie d'embrasser ma mère.  
J'ai envie d'être avec les miens et j'ai envie de faire des rencontres,  
J'ai les moyens de me sentir bien et ça maintenant je m'en rends compte.  
Je voulais pas écrire un texte « petite maison dans la prairie »,  
Mais j'étais de bonne humeur et même mon stylo m'a souri.  
Et puis je me suis demandé si j'avais le droit de pas être rebelle,  
D'écrire un texte de slam pour affirmer que la vie est belle.  
Si tu me chabres je m'en bats les reins, parfois je me sens inattaquable  
Parce que je suis vraiment serein et je suis pas près de péter un câble.  
La vie c'est gratuit je vais me resservir et tu devrais faire pareil  
Moi je me couche avec le sourire et je dors sur mes deux oreilles.  
  
La vie c'est gratuit je vais me resservir et ce sera toujours pareil  
Moi je me couche avec le sourire et je dors sur mes deux oreilles.

J'ai envie de vomir.

J'ai toujours été en galère dans les moyens de transport, quels qu'ils soient. J'ai mal au cœur en bateau, bien sûr, mais aussi en avion, en voiture... Alors là, allongé sur le dos à contresens de la marche, c'est un vrai calvaire.

Nous sommes le 11 août et il doit bien faire 35 degrés dans l'ambulance. Je suis en sueur, mais pas autant que l'ambulancier qui s'affaire au-dessus de moi ; je le vois manipuler des tuyaux, des petites poches et plein d'autres trucs bizarres. Il a de l'eau qui lui glisse sur le visage et qui forme au niveau du menton un petit goutte-à-goutte bien dégueulasse.

Je sors tout juste de l'hôpital où j'étais en réanimation ces dernières semaines. On me conduit aujourd'hui dans un grand centre de rééducation qui regroupe toute la crème du handicap bien lourd : paraplégiques, tétraplégiques, traumatisés crâniens, amputés, grands brûlés... Bref, je sens qu'on va bien s'amuser.

Le moteur s'éteint enfin. La porte arrière s'ouvre, les gestes s'enchaînent dans une certaine urgence,

et je sens que le brancard sur lequel je suis allongé glisse hors de l'ambulance. Je me prends le soleil en pleine gueule, impossible de garder les yeux ouverts. J'ai l'impression qu'on m'appuie sur les paupières. Ça fait un mois qu'on ne s'est pas rencontrés comme ça, le soleil et moi, et les retrouvailles sont un peu violentes.

D'un pas décidé, l'ambulancier pousse le brancard, on passe une porte. En pénétrant dans ce nouveau bâtiment, je retrouve enfin un peu de fraîcheur. On traverse des couloirs interminables, les néons fixés au plafond défilent par flashes, l'ambulancier s'arrête, j'attends. De nouvelles têtes se penchent sur moi pour me saluer, on redémarre ! On s'engouffre à l'intérieur d'un ascenseur grand comme une salle à manger et on traverse de nouveau d'autres couloirs, encore plus longs. Je crois que l'architecte de ce centre avait une passion depuis tout petit pour les couloirs. On finit tout de même par arriver dans ce qui devrait être ma chambre pour les prochains mois. Deux aides-soignants arrivent en renfort pour me transférer sur mon lit. Pour ça, ils glissent leurs bras sous mon corps et comptent bien fort : « Un, deux... Trois ! » Sur le trois, ils me soulèvent d'un coup pour me déposer sur le lit. J'avais déjà vu faire ça dans *Urgences*. Cette fois, c'est moi qui suis dans la série... Ça fait un mois que je suis dans l'urgence.

Je savoure la fraîcheur de mes nouveaux draps et découvre mon nouveau plafond.

Il faut savoir que, quand tu es allongé sur le dos dans l'incapacité totale de bouger, ton champ de vision doit se satisfaire du plafond de la pièce où on t'a installé, et du visage des personnes qui ont l'amabilité de se pencher sur toi pour te parler.

En réanimation, le plafond était jaune pâle... Enfin, je pense qu'à la base il était blanc, mais il a dû se fatiguer à force de regarder des mecs en galère, des tuyaux plein la bouche.

Je connaissais mon plafond de réa dans les moindres détails, chaque tache, chaque écaille de peinture. Il y avait un néon masqué par une grande grille rectangulaire. La grille était composée de quatre cent quatre-vingt-quatre petits carrés. Je les ai comptés plusieurs fois pour être sûr. En réanimation, quand on est conscient, on a le temps de faire pas mal de trucs essentiels...

Mon nouveau plafond est beaucoup plus blanc, plus proche aussi. Je suis dans une vraie chambre, juste pour moi.

Après l'arrivée de mes parents, qui ont roulé derrière l'ambulance, je reçois la visite successive des trois personnes qui s'avéreront indispensables à ma rééducation : la médecin en chef, le kiné et l'ergothérapeute. Ils m'auscultent brièvement, chacun à

leur façon, et m'expliquent en quelques mots leur rôle et comment se dérouleront les prochains jours.

Dans ces circonstances, malgré ce qu'on peut croire, on ne pense pas beaucoup à l'avenir, même très proche. Depuis un mois, je suis trop occupé par la recherche, souvent vaine, du bien-être physique immédiat, trop dérangé par les aléas du présent pour m'occuper du futur. Le manque de mobilité crée un inconfort quasi permanent. Comment fait-on pour se gratter le sourcil quand on ne peut pas bouger les bras ?

Bref, à cet instant précis, ce qui se passera demain ou après-demain est le cadet de mes soucis. Ma journée a été difficile, j'ai eu envie de vomir pendant deux heures, un gros ambulancier m'a sué dessus pendant tout le voyage...

Alors là, j'ai envie qu'on me laisse tranquille, ça fait beaucoup d'informations et de nouveautés en trop peu de temps.

Déjà que j'ai un nouveau plafond...



Le premier jour, à l'aube, je fais la connaissance de l'aide-soignant qui s'occupera de moi tous les matins.

C'est un petit homme d'une quarantaine d'années (cinquante peut-être).

Ernest est antillais et on me le présente tout de suite comme le meilleur aide-soignant de l'étage. On me dit qu'il est « très doux »...

Très doux ? ! Je ne comprends pas trop pourquoi on me dit ça. Je m'en fous qu'il soit doux, on n'est pas là pour se frotter l'un à l'autre ! On va partager tant de choses que ça ?

Eh bien, en ce premier matin, au centre de rééducation, tandis que le soleil prend tranquillement confiance de l'autre côté de la fenêtre, je découvre vite que *oui* : on va partager tant de choses que ça. Et on ne va pas être très loin de se frotter l'un à l'autre.

C'est Ernest qui va gérer ma vie quotidienne du matin et, en quelques jours, notre degré d'intimité va dépasser tout ce que j'imaginai.

Dès lors, ce n'est quand même pas plus mal qu'il soit doux.

Un apprivoisement réciproque est nécessaire entre un aide-soignant et son tétra. Ernest ne s'approche pas tout de suite. Il commence par ouvrir les volets et dépose le petit déjeuner sur la petite table à roulette qu'il positionne devant moi. Il incline la tête du lit très légèrement (je commence à avoir le droit de me redresser), s'assoit au bord du lit et me fait manger. Ah oui, pour tous les ringards d'entre vous qui n'ont jamais été tétraplégiques, sachez que manger seul pour un tétra est aussi facile que de voler pour un homme valide.

Il faut trouver le bon rythme entre chaque bouchée, la bonne inclinaison du verre pour chaque gorgée. Chaque geste prend deux à trois fois plus de temps que si tu le faisais tout seul. Au début, je ne suis pas très à l'aise et je remercie Ernest presque à chaque fois qu'il me tend quelque chose à la bouche, mais je comprends vite que cet excès de gratitude rallonge encore le temps du petit déj et qu'Ernest se fout complètement d'être remercié.

Ernest ne parle pas beaucoup. Il fait. Il sourit légèrement pour te mettre en confiance, il est sympathique mais sans en rajouter. Il ne va pas te raconter une bonne blague, te taper dans le dos et te dire ce qu'il a fait hier soir. Il n'a pas le temps. Il est là pour s'occuper de toi et il le fait bien, avec délicatesse. Il contrôle chacun de ses mouvements. Tu sens qu'il fait ces mêmes gestes depuis un paquet d'années.

Après le petit déj, c'est l'heure merveilleuse d'aller à la selle. Enfin le mot « aller » est un peu fort, puisque tout se passe sur ton propre lit (évidemment, les draps sont protégés par une espèce d'alèze jetable). On te positionne en chien de fusil, sur le flanc, les jambes repliées (sensation d'ailleurs extrêmement agréable quand tu es sur le dos depuis un mois). Et comme l'étendue de tes possibilités musculaires ne permet pas l'action de « pousser », on t'introduit un petit lavement, sorte de suppositoire, et, vingt minutes plus tard, l'aide-soignant ou l'infirmière, dûment muni de gants jetables, vient t'aider à évacuer tout ce qu'il y a à évacuer. (Moment de l'histoire à lire en dehors des heures de repas.)

Passé ce grand moment de la journée, c'est l'heure de la douche. Mais la douche dans ce centre de rééducation est bien différente de celle que j'ai connue jusqu'alors.

Ernest me déshabille et, aidé d'un autre aide-soignant, il me transfère sur un brancard : « Un, deux, trois ! »

Ce brancard est un peu particulier. Il est intégralement bleu, recouvert d'une matière plastique imperméable. Une fois sur mon nouveau moyen de transport, Ernest me met un drap sur le corps pour que je ne caille pas trop et me balade dans les couloirs, direction la douche. Enfin, la salle de douche.

Cette salle est au moins aussi grande que l'ascenseur grand comme une salle à manger. C'est ce que je devine, parce que, de là où je suis, je vois surtout le haut des murs et le plafond. Cette pièce est très sombre, l'éclairage très glauque. Sur les murs, il y a de tous petits carreaux d'un marron cafardeux. Et il n'y fait pas chaud du tout. On dirait les vieilles douches déprimantes de l'ancienne piscine municipale de Saint-Denis, celles où on grelottait sous un maigre filet d'eau tiède.

Ernest bloque le brancard au centre de la pièce, enlève le drap qui était sur moi, attrape la pomme de douche, un gant, un morceau de savon, et c'est parti. Quand je vous disais qu'on allait être intime avec mon petit Ernesto.

Il me lave minutieusement, sans état d'âme et dans les moindres recoins, puis me brosse les dents. Quelle drôle de sensation de se faire laver les dents, allongé sur un brancard au beau milieu des douches de la piscine de Saint-Denis... Mais pas le temps de prendre du recul sur la situation car, déjà, Ernest me demande si je veux qu'il me rase la barbe. J'hésite avant de dire non. Gardons un peu de nouveauté pour demain.

Ernest me sèche et me ramène dans ma chambre. Avant de me remettre au lit, c'est l'heure de m'habiller. Le simple fait de m'enfiler des vêtements est une vraie galère pour nous deux car je ne peux faire aucun mouvement qui puisse l'aider. C'est comme

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO  
IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2012. N° 109058 (00000)  
*Imprimé en France*

« J'ai envie de vomir.

J'ai toujours été en galère dans les moyens de transport, quels qu'ils soient. J'ai mal au cœur en bateau, bien sûr, mais aussi en avion, en voiture... Alors là, allongé sur le dos à contresens de la marche, c'est un vrai calvaire.

Nous sommes le 11 août et il doit bien faire 35 degrés dans l'ambulance. Je suis en sueur, mais pas autant que l'ambulancier qui s'affaire au-dessus de moi ; je le vois manipuler des tuyaux, des petites poches et plein d'autres trucs bizarres. Il a de l'eau qui lui glisse sur le visage et qui forme au niveau du menton un petit goutte-à-goutte bien dégueulasse.

Je sors tout juste de l'hôpital où j'étais en réanimation ces dernières semaines. On me conduit aujourd'hui dans un grand centre de rééducation qui regroupe toute la crème du handicap bien lourd : paraplégiques, tétraplégiques, traumatisés crâniens, amputés, grands brûlés...

Bref, je sens qu'on va bien s'amuser. »

À tout juste vingt ans, alors qu'il chahute avec des amis, Fabien heurte le fond d'une piscine et se déplace les vertèbres. Les médecins diagnostiquent une probable paralysie à vie. Il relate ici, dans le style poétique, drôle et incisif qu'on lui connaît, les péripéties truculentes, parfois cocasses, vécues avec ses colocataires d'infortune dans un centre de rééducation pour handicapés. Jonglant entre émotion et dérision, ce récit est aussi celui d'une renaissance.

**Grand Corps Malade**, de son vrai nom Fabien Marsaud, est né en 1977 sous le soleil de la Seine-Saint-Denis. Il se lance dans la musique, en 2006, avec l'immense succès qui suit : trois albums plébiscités par le public et la critique. *Patients* est son premier livre en prose.